

ABONNEMENTS : 5 FRANCS PAR AN

1^{er} SEPTEMBRE

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

N° 10



LA PLUME

Revue Littéraire & Artistique

BI-MENSUELLE

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

CONSACRÉ AUX



M O D E R N E S

Rédacteur en chef de ce numéro : Léon VANIER.

SOMMAIRE :

Texte :

Léon DESCHAMPS : Léon Vanier. — Paul VERLAINE : Les Ingénus. — Stéphane MALLARMÉ : La Gloire. — Jean MORÉAS : Les Bonnes Souvenances. — J.-K. HUYSMANS : Ballade en prose de la chandelle des six. — Léon VANIER : Guitare. — Anatole BAJU : L'Académie Française. — Gustave RIVET : Appel à la Jeunesse. — Francis POICTEVIN : Au Pays Basque. — Stuart MERRILL : Le Ménétrier. — Jean AJALBERT : Paysage de Femmes. — Edouard DUJARDIN : Les Lauriers sont coupés... — Arthur RIMBAUD : Voyelles. — Georges VANOR : Marche nuptiale. — René GHIL : Ce soir confidentiel... — Jules LAFORGUE : Stérilité. — Henri de RÉGNIER : Sonnet. — Léon DESCHAMPS : Les Polichinelles roman (suite).

Illustrations :

Villiers de l'Isle-Adam, dessin de LUQUE. — Léon Vanier, (avec autographe), dessin de Paul LÉONNEC. — Couverture illustrée et fleurons, par WILLETT, CARAN D'ACHE, Edouard MANET et LUNEL.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

36, BOULEVARD ARAGO, 36

PARIS

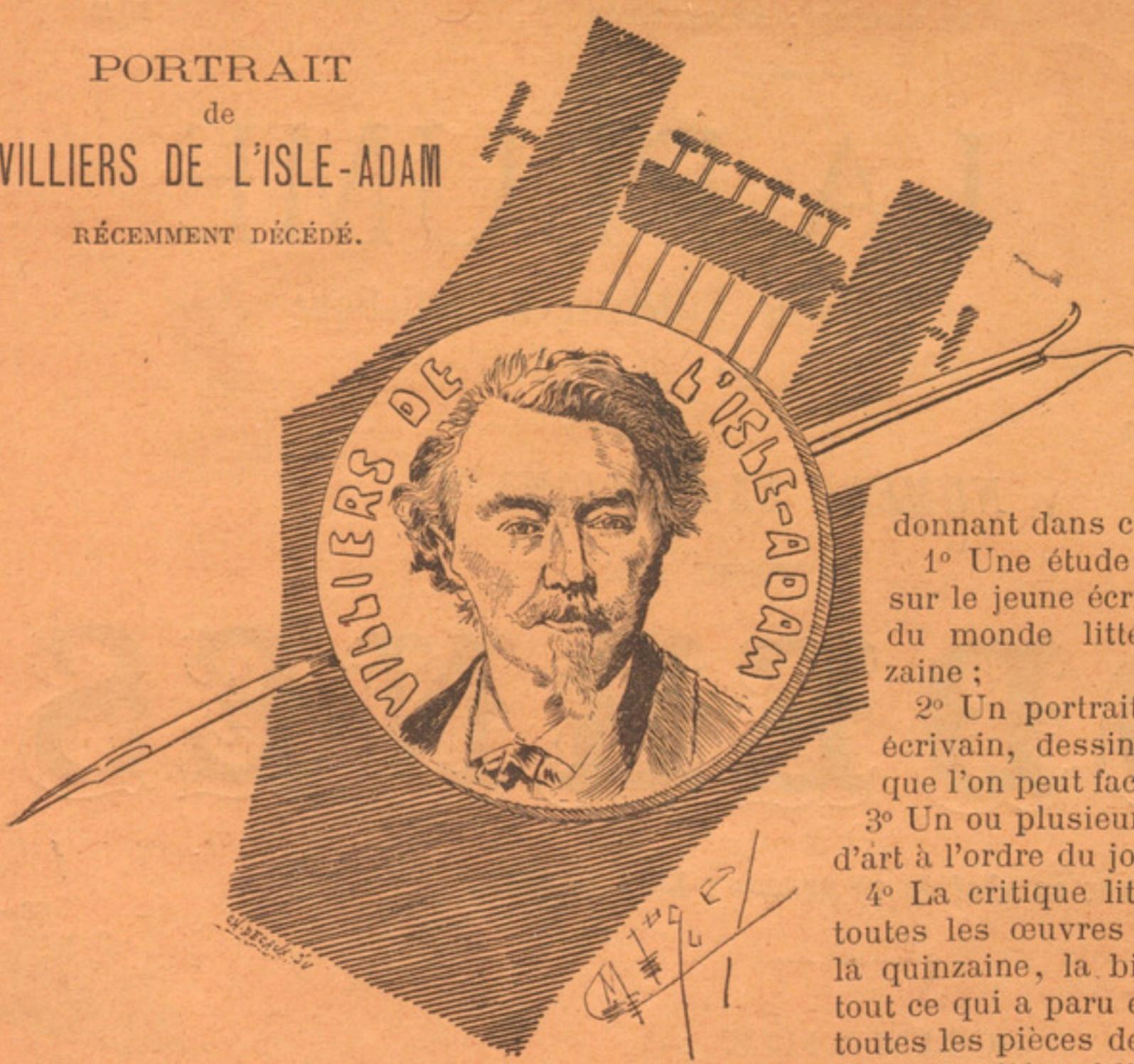
Directeur de la Revue : Léon DESCHAMPS

De la bibliothèque Emile Averbode



82
13800

PORTRAIT
de
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
RÉCEMMENT DÉCÉDÉ.



journaux ou revues littéraires, les échos des lettres et des arts, l'annonce de tous les concours artistiques ouverts en France.

De plus, afin de mieux faire connaître, et plus impartialement, les nouvelles écoles littéraires, LA PLUME publie des numéros exceptionnels entièrement consacrés à ces écoles. C'est ainsi qu'elle a déjà publié un numéro exceptionnel entièrement consacré au **Chat-Noir**, un autre à l'**Idéalisme**, et encore un autre réservé aux **Modernes**. Paraîtront successivement, des numéros **Décadents**, **Symbolistes**, **Parnasiens**, **Naturalistes**, **Incohérents**, **Réalistes**, **Véristes**, etc., etc. Chacun de ces numéros a pour Rédacteur en chef spécial un maître de l'École à laquelle il est consacré ; ce numéro est servi aux abonnés, sans augmentation de prix.

Toujours à l'affût de ce qui peut intéresser ses lecteurs, LA PLUME a donné, avant l'apparition en librairie, des fragments du beau livre du maître Paul Verlaine ; **Parallèlement**, et une exquise page de l'**Absente**, le superbe roman à paraître de Adrien Remacle. Elle donnera avant peu des fragments des **Nostalgiques** du délicat et profond romancier Paul Bourget, qui, cette fois, s'abandonne à la Poésie.

En résumé, tous les artistes ou hommes de lettres doivent lire LA PLUME, la seule revue de Jeunes qui donne le compte-rendu fidèle du mouvement intellectuel contemporain, car elle est ouverte à tous les talents, à toutes les controverses.

Un numéro spécimen est envoyé franco contre 0 fr. 25 en timbres-poste. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois et peuvent remonter à la date de fondation.



LA PLUME

a été fondée le 1^{er} avril 1889. Depuis cette époque, elle a donné des articles de toutes les personnalités marquantes de la jeune littérature, et des dessins de toutes les sommités de l'art contemporain.

C'est l'unique revue donnant dans chacun de ses numéros :

1^o Une étude biographique et critique sur le jeune écrivain qui a occupé l'esprit du monde littéraire pendant la quinzaine ;

2^o Un portrait et un autographe de cet écrivain, dessin, *inédit* et *hors texte*, que l'on peut facilement faire encadrer ;

3^o Un ou plusieurs articles sur la question d'art à l'ordre du jour ;

4^o La critique littéraire ou dramatique de toutes les œuvres de valeur produites dans la quinzaine, la bibliographie complète de tout ce qui a paru en librairie, le résumé de toutes les pièces de théâtre, le relevé de tout ce qui a été publié d'intéressant dans les



BIBLIOTHEQUE

Entrée 6/10/1949

80.753

LA PLUME

Révue Littéraire & Artistique

NUMÉRO 10.

Don de M. Paul Carosy

BR
BIBLIOTHEQUE
DE COURS

1^{er} SEPTEMBRE 1889.



LÉON VANIER

Sous l'empire des saines satisfactions à moi procurées par le mot : FIN tracé à la dernière page de mon manuscrit — une suite de rimes dont l'ensemble constituait un chef-d'œuvre ! je me mis en quête d'un éditeur... J'oubliais de vous dire, en passant, le nombre des lunes mortes depuis lors : une cinquantaine ; ce point a sa valeur, il indique en quels autrefois vanité rimait chez moi avec naïveté — les lamartiniens disent : illusions, je crois —.

Donc, la *Bouche des Chimères*, mon œuvre, était terminée et je cherchais un négociant assez intelligent (!!) pour mettre son nom au-dessous du mien, sur la traditionnelle couverture bouton d'or. Naturellement, Lemerre se présenta à ma pensée. N'avait-il pas déjà chez lui tous les poètes de talent ? Ne manquais-je pas à sa précieuse cohorte de rimeurs impeccables ?... Si ; sûrement. J'enveloppai mon... chef-d'œuvre dans une feuille de papier d'un blanc immaculé ; je mis une faveur bleue nouée en croix par là-dessus — il me manquait une rose dans les cheveux pour être complet —, et je partis dans la direction du passage Choiseul. Ah ! j'allais joliment les faire loucher, là-bas, lorsque je développerais le précieux manuscrit...

Mais, phénomène inexplicable, ma confiance se prit tout à coup à diminuer... diminuer : plus j'avanzaïs, moins j'étais rassuré. Diable ! diable ! oserais-je reculer ? Il ferait beau voir ça... Nom d'un pétard ! en avant !... Mets ton chapeau sur les yeux, pensai-je, crache de haut, tousse comme au conseil de révision : hum !... et de l'audace — *Audaces fortuna juvat*.

Monté à ce diapason de courage, je ne pouvais reculer — et je ne reculai pas non plus : seulement, je n'entrai pas davantage. Je passais et repassais devant le fameux 27-29 ; j'allais plus loin ; je revenais ; je repassais encore. Impossible de me décider...

Tout à coup, à l'étalage du libraire en vieilleries installé non loin de l'entrée du théâtre des Bouffes, un mignon bouquin à couverture bleu ciel fulgura devant mes yeux éblouis ; un nom m'apparut, tentation sachant deviner la minute psychologique, m'apparut dans un sillonnement d'éclairs :

LÉON VANIER, ÉDITEUR DES MODERNES.

**

« Moderne » certes, je l'étais — j'ai appris depuis que *jour* et *amour* ont profité de la loi sur le divorce — et, de cœur, je suivais depuis longtemps les efforts artistiques de l'éditeur du quai Saint-Michel. Pourquoi donc n'avais-je pas couru chez lui tout d'abord ? Lemerre avait fini son temps ; sa maison n'était plus que le repaire des académiciens poseurs : Vanier, lui, au contraire, marchait avec nous dans la bataille, inscrivant notre devise — l'éternelle devise des débutants : Place aux Jeunes ! mieux que sur sa devanture : sur son livre de caisse.

J'allai chez Vanier.

A cette époque, la boutique du quai Saint-Michel était déjà le lieu de rendez-vous de tous les littérateurs qui se respectent assez pour placer l'art pur avant la question commerciale. Et ce sera l'éternelle gloire de Vanier d'avoir été artiste avant tout, de n'avoir jamais recherché le lucre, d'avoir laissé les gorgéonnetesques productions aux éditeurs, ses confrères, qui recherchent le suffrage des concierges, pour n'accueillir, lui, que les fins morceaux littéraires et provoquer l'admiration de tous les lettrés. Déjà, dis-je, dans cette boutique venaient les célébrités de l'heure présente : Verlaine, le subtil, le doux, le poète des *Fêtes Galantes*, enfin, était le roi d'une petite cour ne comptant que des princes, des meilleurs, de ceux qui ne doivent leurs titres qu'à leur intelligence !

Comme je m'y présentai timidement, dans ce milieu ! et comme, depuis, j'ai su gré à l'éditeur des Modernes des sages conseils qu'il voulût bien me donner gratis : On produit trop et trop vite... Les essais doivent être conservés en portefeuille... Coppée brûla dix mille vers avant d'en publier un seul... Un livre de vers doit être une œuvre

d'art : de grâce, n'imprimons plus que des chefs-d'œuvre !...

(Le mien, mon chef-d'œuvre, publié depuis chez un autre jeune éditeur, a, de concert avec celui — c'était son début — de mon ami le poète Léon Durocher, aidé à la ruine du plus gentil, du plus sympathique des marchands de livres — défunts — : A. Dupret. Pour ce, qu'il agrée ici mes excuses...)

* *

En 1869, Léon Vanier (né en 1847, le 27 décembre, à Paris — disent les biographes sérieux) était simple libraire. Intelligence vive, esprit net et précis, sens absolu de son métier, le libraire d'alors se trouva vite à l'étroit dans son modeste cercle d'affaires. Timidement, comme pour essayer, il tenta d'édition des plaquettes illustrées, écrivant lui-même le texte ou les préfaces — fine plume et fine mouche, l'ami Vanier — ; ce furent la *Frégate l'Incomprise*, les *Croquis maritimes*, (dessins de Sahib), *Patara et Bredindin*, « marine humouristique » crayonnée par Léonnec, puis un certain nombre d'autres pages sorties des cerveaux fantaisistes de Willette, l'idéal, de H. de Sta, le spirituel, de Caran d'Ache, le fumiste à froid, de Lunel, le charmant, et enfin d'André Gill, l'incisif caricaturiste si tristement disparu depuis.

Le grand moment approche. De 1876 à 1880, il n'y a que des essais, des tentatives d'édition en petit. Tout à coup, en 1881, éclate la publication du *Paris-Moderne*, recueil publié sous la direction de Jacques Madeleine et Georges Courteline et qui sera le point de départ de la fortune littéraire de Vanier, comme autrefois le journal *l'Art* décida du sort de Lemerre, successeur de Perce-pied (librairie religieuse).

Oh ! le temps des belles et fières luttes littéraires ! Comme vous y mîtes du vôtre, du meilleur, batailleurs restés vainqueurs sur la brèche ouverte au flanc de la Routine !

Léon Vanier, dont l'œil parfois rêveur indique un poète — duquel personne n'a lu les vers, d'ailleurs, et pour cause — ne pouvait assister en indifférent à ces « Austerlitz de lettres », comme dit Verlaine : il sonna le rappel aux rimeurs des nouvelles écoles, et commença le renom du *bibliopole* (un titre qu'il se donne volontiers).

Huysmans ouvrit la marche. Aux *Esquisses parisiennes* succédèrent les *Poètes maudits* de ce cher et délicat Paul Verlaine. Puis, sans interruption, vinrent tous ces petits chefs-d'œuvre — de la pensée et de l'édition — que, maintenant, tous les amateurs éclairés possèdent et gardent au bon coin de leur bibliothèque : *Les Syrtes*, *les Cantilènes*, de Moréas ; les *Fêtes galantes*, la *Bonne chanson*, *Romances sans paroles*, *Jadis et Naguère*, *Amour*, *Parallèlement*, de Verlaine ; *Les Complaintes*, de Laforgue ; *Les Déliquescences*, d'Adoré Floupette, pseudonyme cachant Gabriel Vicaire et Henri Beauclair ; *Centon*, de Vignier ; *L'Après-midi d'un Faune*, de Mallarmé ; les *Ephémérides*, de Bossanne ; le *Traité du Verbe*, l'œuvre si étrange de mon camarade René Ghil ; *Binious et Tambourins*, de Léon Durocher, et tant d'autres, enfin, dont les titres sont dans toutes les mémoires.

A cela, il faut joindre la publication des œuvres écrites par Vanier lui-même — son meilleur titre à figurer ici — : *L'Armée française*, les *Vingt-huit jours d'un réserviste*, les biographies accompagnant (Pierre et Paul) la caricature des contemporains dans les *Hommes d'aujourd'hui*, biographies écrites d'une plume qu'envierait plus d'un parmi les nôtres.

Les noms de ceux qui se pressent chaque jour dans cette boutique désormais célèbre ? Toute la littérature — la vraie : Verlaine, Mallarmé, Huysmans, René Ghil, Moréas, A. Baju, Ajalbert, H. de Régnier, Vignier, Fénelon, Kahn, Poictevin, E. Dubus, Marc Legrand, F. Clerget, George Bonnamour, Ch. Morice, Tinchant, etc., etc., cités au vol de la pensée.

Quel empereur pourrait montrer une escorte pareille ?

LEON DESCHAMPS.

LES INGÉNUS

*Les hauts talons luttaient avec les longues jupes,
En sorte que, selon le terrain et le vent,
Parfois luisaient des bas de jambe, trop souvent
Interceptés ! — et nous aimions ce jeu de dupes.*

*Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux
Inquiétait le col des belles sous les branches,
Et c'étaient des éclairs soudains de nuques blanches,
Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.*

*Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.*

PAUL VERLAINE.

(Les Fêtes galantes).

LA GLOIRE

« La Gloire ! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi.

« Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail traînés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose.

« Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri faussa ce nom connu pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau, que je pensai, la glace du compartiment violentée, du poing aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi ! ne divulgue pas du fait d'un aboi indifférent l'ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes

omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d'illusion, que me réponds-tu ? qu'ils ont, ces voyageurs, pour ta gare aujourd'hui quitté la capitale, bon employé vociférator par devoir et dont je n'attends, loin d'accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la Nature et de l'État, rien qu'un silence prolongé le temps de m'isoler de la délégation urbaine vers l'extatique torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu'une crise ne les éparpille bientôt dans l'air ; voici, sans attenter à ton intégrité, tiens, une monnaie.

« Un uniforme inattentif m'invitant vers quelque barrière, je remets sans dire mot, au lieu du suborneur métal, mon billet.

« Obéi pourtant, oui, à ne voir que l'asphalte s'étaler nette de pas, car je ne peux encore imaginer qu'en ce pompeux octobre exceptionnel ! du million d'existences étagéant leur vacuité en tant qu'une monotonie énorme de capitale dont va s'effacer ici la hantise avec le coup de sifflet sous la brume, aucun furtivement évadé que moi n'ait senti qu'il est, cet an, d'amers et lumineux sanglots, mainte indécise flottaison d'idée désertant les hasards comme des branches, tel frisson et ce qui fait penser à un automne sous les cieux.

« Personne et, les bras de doute envolés comme qui porte aussi un lot d'une splendeur secrète, trop inappréhensible trophée pour paraître ! mais sans du coup m'élancer dans cette diurne veillée d'immortels trônes au déversement sur un d'orgueils surhumains (or ne faut-il pas qu'on en constate l'authenticité ?) ni passer le seuil où des torches consument, dans une haute garde, tous rêves antérieurs à leur éclat répercutant en pourpre dans la nue l'universel sacre de l'intrus royal qui n'aura eu qu'à venir : j'attendis, pour l'être, que, lent et repris du mouvement ordinaire, se réduisit à ses proportions d'une chimère puérile emportant du monde quelque part, le train qui m'avait là déposé seul.»

STÉPHANE MALLARMÉ

(Album de Vers et de Prose.)

LES BONNES SOUVENANCES

Parmi les marronniers, parmi les
Lilas blancs, les lilas violets,
La villa de houblon s'enguirlande,
De houblon et de lierre rampant.
La glycine, des vases bleus pend ;
Des glaïeuls, des tilleuls de Hollande.

Chère main aux longs doigts délicats,
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir, où languissent les sons
Des violons et des ritournelles.

*Aux plaintifs tintements des bassins
Sur les nattes et sur les coussins :
Les paresseuses en les flots des tresses.
Dans la bonne senteur des lilas
Les soucis adoucis, les cœurs las
Dans la lente langueur des caresses.*

JEAN MOREAS.

(Les Syrtes — vol. épousé).

BALLADE EN PROSE

DE LA CHANDELLE DES SIX

Alors que la Carcel dominait, illuminant les chambres des familles à l'aise, toi seule éclairais ces galetas où la fille encore impubère du pauvre supplice, en rêvant, la valeur de ses charmes qui poussent, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Puis le corps se gâte, mûri par les noces ; déjà le ventre persienne et la gorge flotte ; l'argent gagné à la sueur des charmes tarit et la faim ordonne. Ce n'est plus Mme Julia, c'est la vieille mère Jules qui se pocharde et te mouche, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Ce sont des évocations plus personnelles et plus intimes que ta vue réveille maintenant en moi ; devant ta mèche qui champignonne et rougeoie dans un lac de suif, je revois mon enfance, ces longues soirées d'hiver, où fatiguée par mes pleurs et par mes cris, ma mère me renvoyait à la cuisine près de la bonne épelant à haute voix le gros livre des songes, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Puis ces rappels lointains s'effacent peu à peu aussi et les lamentables souvenirs des idéals à jamais défoncés me reviennent. Je songe, cette fois, à ce garni lugubre où, attendant l'arrivée d'une maîtresse, je regardais, atterré, l'oreille aux guets, me répétant qu'elle ne viendrait point, les mouches latrinières danser, en cuisant sur ta pointe, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Si, dépossédée par les pétroles et par les schistes, tu es aujourd'hui abandonnée du pauvre même, tu auras été du moins adulée comme jamais reine ne le fut, ô chandelle fumeuse ! Rembrandt, Gérard Dow, Schalken, t'ont célébrée dans d'immortelles pages ; ils t'ont fait éclairer la neige rose des chairs, les torsades couleur paille de ces belles des Flandres qui t'abritaient de la main contre le souffle des brises, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

ENVOI

Princesse, que d'autres chantent les lueurs phosphoriques des lunes, les flammes rouges des lampes, les feux jaunes des gaz, c'est toi

seule que j'aime, toi seule que je veux exalter,
éclairage idéal des tableaux de grands maîtres,
ô chandelle des six, grésillante chandelle !

J.-K. HUYSMANS.

(*Croquis Parisiens.*)

GUITARE

*Pourquoi dormir, ô ma conquête ?
Pourquoi réver sans ton amant ?
Est-ce à l'amour, à quelque fête
Que tu souris en t'endormant ?*

*Se souvient-il, ton cœur sans voiles,
Que tous deux, par l'amour grisés,
Nous comptions toutes les étoiles,
En les marquant par des baisers ?*

*C'est que je suis jaloux du rêve
Qui t'arrache à moi, le lutin !
Tiens, la nuit de printemps s'achève
En jouant avec le matin.*

20 juillet 1872

LÉON VANIER.

(Extrait de la *Ligue des Poètes*).

L'ACADEMIE FRANÇAISE

Il y a des gens qui disent : « Si l'Académie ne fait aucun bien, elle ne fait du moins pas de mal » et ils en concluent qu'elle a droit à l'existence. Eh bien, quand il serait vrai qu'elle n'est ni nuisible ni utile, l'Académie devrait disparaître parce qu'elle occupe une place ; parce que dans cette fin de siècle où la vie est pressée, où les hommes n'ont pas le temps, tout ce qui les distrait sans les instruire doit être remplacé par des œuvres qui aient un but pratique, qui ne détonnent pas dans l'harmonie sociale.

Ceux qui prétendent que l'Académie ne nuit à rien me font vraiment de la peine. Certes il y a des gens à qui elle ne peut porter aucun préjudice direct ; les égoutiers, les vidangeurs, les maçons n'auront sans doute jamais l'occasion de s'en plaindre. Mais ceux qui tiennent une plume, ceux qui pensent, ceux qui sont chargés de rendre compte à leurs contemporains du mouvement littéraire et du progrès intellectuel, ceux-là dis-je, sont vraiment dignes de pitié s'ils ne comprennent pas que l'Académie est le fléau des lettres, le frein du progrès, la masse inerte et stupide qui broie l'idée nouvelle dans le germe et empêche toutes les initiatives de se produire.

Voyons, l'Académie n'a-t-elle pas toujours été un obstacle à tous les mouvements de la pensée ? un foyer de haines sourdes ou d'hostilité déclarée contre toute œuvre marquée à l'empreinte de l'Art ? Pas de phraséologie ; des faits : opposition furieuse aux Romantiques, aux Naturalistes et aux Décadents.

Il est vrai qu'elle n'a point empêché ces différentes

écoles de se produire et de triompher, mais le seul fait de la voir se jeter en travers de la route pour barrer le passage à tous les novateurs n'est-il pas assez grave pour nous faire conclure à sa condamnation.

C'est une institution immensément préjudiciable à l'art et au progrès modernes et je défie qui que ce soit de me citer un cas où elle soit utile, sauf pour quelques individualités. Sans doute les repus de la littérature ont tout intérêt à la maintenir pour marquer leurs livres de l'estampille officielle sans laquelle les nigauds ne les achèteraient pas. Quant à être utile à la collectivité, quant à favoriser un mouvement qui ne soit pas exclusivement commercial, jamais. Le rôle de l'Académie est d'être réfractaire, si elle marchait avec le progrès elle n'aurait plus sa raison d'être.

Je comprends pourquoi M. Zola y sollicite un siège. Lui qui croit que le Naturalisme est le dernier mot de l'Art, il est heureux de s'associer aux vieux de la Coupole pour enrayer le progrès du Décadisme. Eh bien que l'Académie prenne Zola, qu'elle prenne Catulle Mendès, Paul Alexis, et même Paul Bonnetain, ceux qu'elle n'aura point ce sont les Décadents. Et si jamais il y avait des défections dans nos rangs, ce qui n'est guère probable, il y en aura toujours un qui ne cessera de crier : à bas l'Académie ! c'est celui qui signe

ANATOLE BAJU.

APPEL

A la Jeunesse.

*Amis, ne laissez pas énerver vos courages
Sous les baisers des voluptés,
Conservez sans faiblir vos élans et vos rages
Vos audaces et vos fiertés.*

*Il n'est pas temps encor d'épanouir nos âmes
Ni de rêver dans l'éther pur,
Plus tard nous chanterons les festins et les femmes
Leurs dents d'email, leurs yeux d'azur.*

*Il faut, avant, songer que nous sommes esclaves ;
Briser les chaînes des vainqueurs !
Pour être libre il faut lutter ! — Debout mes braves !
Armons nos bras, armons nos cœurs !*

*Puis, quand l'aura sur nous la grande aube prospère,
Quand nous verrons le jour venir,
Quand le fauve tyran dans son hideux repaire
Râlera son dernier soupir,*

*Quand l'homme de Décembre, arlequin despotique,
L'homme traître à tous ses serments,
Ne pourra plus d'un bras insolent et cynique
Nous souffler à tous moments,*

*Lorsque cet assassin de notre République,
Mort, ne pourra tuer plus rien,
Que pour ne pas souiller une fosse publique,
On l'enfoncera comme un chien.*



Paul Léonard

LIB
BLIO
THE
DUE
S DE
TURS

LA PLUME, supplément du 1^{er} septembre 1889.

F2-1995-2

*Lorqu'il sera bien dit que de sa pourriture
Il ne saurait pas revenir,
Qu'on aura pour jamais dans cette sépulture
Jeté son boueux souvenir,*

*Alors, alors enfin, sans honte et sans faiblesse
Nous pourrons sourire au printemps,
Rien ne souillera plus le front de la jeunesse,
Nous songerons à nos vingt ans !*

— 1868 —

GUSTAVE RIVET.

(HECTOR L'ESTRAZ, escholier de Paris.)

AU PAYS BASQUE

FONTARABIE

Par une après-midi nuageuse, la façade haute et lisse, armoriée à un angle, de l'église renaissance se voyait diversement teintée, à une partie, de plaques légères de mousse d'un vert nouveau, frileux, en dessous, d'une coulée de roux presque ardent, puis de taches d'un brun violâtre. Teintes se fondant, faire rêver à la sardonyx. Dans cette régularité des pierres rien d'uniforme. La blancheur du mur se cendrait en des variantes isabelle et lilas en volées comme sous des souffles.

IRUN

Dans l'église, à l'extérieur de fort, en contrebas, nous percevions en entrant un vide accru par les hautes, grosses colonnes jaunes unies, reléguées dans les côtés. Sous la tribune très avançante il se renfonce, les confessionnaux s'y accusent plus enfermants ; là, sur une marche d'autel, une femme au teint déjauni sans encore blanchir remuait les lèvres, gardait durement une posture fervente, sous la clignante lueur d'une veilleuse sacrée devant une statuette de cire peinte. Derrière le maître-autel, les reflets salis d'un grand rétable d'or. Jour de cierge de cette église, marquant dès la frontière le rite espagnol.

Et c'était un peu en nous l'impression d'un tableau qui serait ridicule, mais qu'on regarde parce qu'il est vieux.

Dans les rues en pente, les boutiques se terrent, les toits pleins, saillants, relevés, historiés arrêtent les regards. De sur une terrasse on voyait tout le golfe de Fontarabie calme et embrumé ; un bel oranger, le seul dans le pays, étonnait d'être chargé de ses fruits mûrs.

FRANCIS POICTEVIN.

(Paysages.)

LE MÉNÉTRIER

*Étouffant en la nuit la rumeur de ses pas
Le vieux ménétrier sous l'horreur de la lune
Rôde comme un garou par la lande et la dune.*

*Sur la grève des mers il balance ses pas,
Pris d'un doux mal d'amour pour sa dame la lune
Qui le leurre au plus loin de la lande et la dune.*

*Et le voilà qui vague au vouloir de ses pas
Vers le miroir des mers où palpite la lune
Oublieux du réel de la lande et la dune.*

*Les bras en croix, les yeux aux cieux, à large pas,
Au plus glauque des flots le lunatique, ô lune,
Va s'engloutir sans deuils de la lande et la dune.*

*Nul mutisme plus grand ne dit la mort de pas.
Un remous mollement remue au clair de lune
Puis la lame, et le vent sur la lande et la dune.*

STUART MERRILL.

(Les Gammes.)

PAYSAGE DE FEMMES

*Une suite d'obscénités
Très parisiennes s'étale...
Tout un bouquet de saletés
S'effeuille pétales à pétales...*

*Dans la ruelle où, par l'avril,
Notre amour, loin des gens, couraille,
Un membre extrêmement viril
Est charbonné sur la muraille.*

— M.... pour celui qui lira —
— La grande Jeanne a la v..... —
— Mort aux vaches — et cetera.
Signé : Popaul des Batignolles.

*Une suite d'obscénités
Très parisiennes s'étale...
Tout un bouquet de saletés
S'effeuille pétales à pétales...*

JEAN AJALBERT.

(Paysages de Femmes)

LES LAURIERS SONT COUPÉS...

(FRAGMENTS)

Un soir de soleil couchant, d'air lointain, de ciels profonds ; et des foules qui confuses vont ; des bruits, des ombres, des multitudes ; des espaces infiniment en l'oubli d'heures étendus ; un vague soir... Car sous le chaos des apparences, parmi les durées

et les sites, dans l'illusion des choses qui s'engendent et qui s'enfantent, et en la source éternelle des causes, un avec les autres, semblable aux autres, apparaissant un le même et un de plus, un de tous donc surgissant, et entrant à ce qui est, et de l'infini des possibles existences, je surgis ; et voici que pointe le temps et que pointe le lieu ; c'est l'aujourd'hui ; c'est l'ici ; l'heure qui sonne ; et au long de moi, la vie ; je me lève le triste amoureux du mystère génital ; en moi s'oppose à moi l'advenant de frèle corps et de fuyante pensée ; et me naît le toujours vécu rêve de l'épars en visions multiples et désespéré désir... Voici l'heure, le lieu, un soir d'avril, Paris, un soir clair de soleil couchant, les monotones bruits, les maisons blanches, les feuillages d'ombres ; le soir plus doux, et une joie d'être quelqu'un, d'aller ; les rues et les multitudes, et dans l'air très lointainement étendu, le ciel ; Paris à l'entour chante, et, dans la brume des formes aperçues, mollement il encadre l'idée ; soir d'aujourd'hui, oh soir d'ici ; là je suis.

... Et c'est l'heure ; l'heure ? six heures ; à cette horloge six heures, l'heure attendue. La maison où je dois entrer ; où je trouverai quelqu'un, la maison ; le vestibule ; entrons. Le soir tombe ; l'air est bon ; il y a une gaité en l'air. L'escalier ; les premières marches. Ce garçon sera encore chez soi ; si, par un hasard, il était sorti avant l'heure ? ce lui arrive quelquefois ; je veux pourtant lui conter ma journée d'aujourd'hui. Le palier du premier étage ; l'escalier large et clair ; les fenêtres. Je lui ai confié, à ce brave ami, mon histoire amoureuse. Quelle bonne soirée encore j'aurai ! Enfin il ne se moquera plus de moi. Quelle délicieuse soirée ce va être ! Pourquoi le tapis de l'escalier est-il tourné en ce coin ? ce fait sur le rouge montant une tache grise, sur le rouge qui de marche en marche monte.

..... Lucien Chavaine lève la tête ; il me voit ; bonjour.

EDOUARD DUJARDIN.

(*Les lauriers sont coupés.*)

VOYELLES

A noir, **E** blanc, **I** rouge, **U** vert, **O** bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,
Golfs d'ombre ; **E**, candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'om-
[belles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;
U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâris semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.
O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

(*Les Poètes Maudits.*)

ARTHUR RIMBAUD.

MARCHE NUPTIALE

C'est la cloche qui sonne et son chant argentin
Cortège des fiancés et des épousées,
Avance, précédé du priant théatin,
Et des porteurs de bannières fleurdilisées
Et des moines rythmant le cantique latin.
Sous la perlée exquise et froide des rosées,
Allez, c'est le lever soleilleux du matin,
L'aurore initiale et les poétisées
Clartés, et l'angélus du clocher augustin,
Pour la pompe de leurs noces solennisées ;
Fillettes, fleurissez d'anémone et de thym
Le tapis du chemin pour les traines rosées ;
Les seigneurs, une main au pommeau florentin,
Les dames aux regards scintillants d'Elysées
Défilent ; c'est l'épouse au sourire enfantin
Et sa couronne et ses pâleurs adonisées.
Voici la suite, les armures de satin,
Et ces chairs par les poètes divinisées
Allant sur la splendeur du vieil astre hautain
Et les vœux descendant des cloches diées.

GEORGES VANOR.

(*Les Paradis.*)

CE SOIR CONFIDENTIEL

... Et ces heures d'été crépusculaires, et maintenant que l'apaisement de mon vouloir en lassitude heureuse (le crépuscule est de teintes transversales aux lointains, violettes et d'or) s'accoude à la Table de travail, carrée et que ne porteraient six hommes : Celle qui partage mon destin hautain et qui est ma Femme à l'attitude de pétales de souvenir ouvert, loin du livre sourit de manière sacrée.

Et, par la croisée grande sur les trains qui à l'horizon passeront, le crépuscule aux teintes violettes et d'or sur la Table de travail et sur les Manuscrits noirs de pensée reprise et meilleure, de sa magnitude lentement décroît, et en senteurs de santal disparaîtra sans expirer.

Nuage et rauquement et mémoire qui s'éperd (d'où vient-il, où va-t-il ?), un train à l'horizon mineur n'est plus...

Mais parce que de trop d'immense douceur en laquelle on s'émeut trop petit et l'on s'évanouirait demeure l'étendue, comme haleine plus visible de ce santal qui ne meurt pas Sa voix à notes mineures et de peurs m'a dit :

— « Cause-moi de ces Choses, de ces Choses qui sont là comme étoiles en un ciel vide, et que tu écris dans le silence lourd, au silence de terreur où l'on entend ton cœur : de ces Choses... »

— « De ces Choses, continue ma voix qui vient de loin, devant lesquelles, vois-tu, nuage et rauquement et mémoire qui s'éperd, passe plein de la Foule et ne s'arrêtera le Train qui à l'horizon mineur n'est plus... »

Et écoute, scandant un émoi de la palpitation d'ailes et d'eaux et de ramures enclose au vent de

son éventail triste et chimérique, écoute Celle qui m'entend.

— « Ah ! les poètes ont ma colère calme et sur leurs têtes d'hommes puérils mes desseins de Poète-autre, hors de la « littérature », — comme éclairs silencieux : car ils n'ont été que des voix de hasard (et il importe seulement de diminuer hasards et hostilités), et ils mentirent et ils mentent voluptueusement en des mots, des mots... »

« (Cette senteur de santal m'est chère en toi, et, n'est-ce pas ? qu'elle est ton rêve des patries de chimères et de masques d'or ?...) »

« La Science au cours de mes matins adolescents, hier, m'a donné mépris de la pensée qui vole et horreur et compassion de l'égoïsme de l'habituel poète : et elle m'a donné, donné ! vouloir de l'idée qui engendre avec lourdeur, et amour d'autrui éternellement — évolutivement. »

« Tout devint d'instinct : et ce sont des lois rationnelles, des lois et la Loi ! que veut ma volonté de Poète couvert par cette volonté d'une magistrature logique et intellectuelle, qui donne en l'Avenir place à la Poésie : l'Avenir clos à ce qui sous tel nom usurpé meurt parmi mon plaisir. »

« Ecoute donc, scandant de ton éventail triste et chimérique : car, c'est le Principe de ma sagesse déduit de ces méditations au silence lourd où l'on entend mon cœur, cela :

« Et si, se plus et plus dénaturant du cercle dont elle est l'équivalente transformation, se développe une ellipse : plus et plus, va à équivaloir en droite l'elliptique périphérie. »

« Ainsi, la matière n'est pas : et en la perpétuelle diversité de sa manière de se manifester qui est mouvement, d'éternité et pour éternité et dans l'illimité ! elle devient. »

« D'éternité et pour éternité et dans l'illimité ! la matière devient amour de soi : et qui est en un seul deux désirs dont un autre s'engendre, son amour fait son devenir, et, qui intégrale ne s'aimera que si intégrale elle se sait, elle devient à se savoir. »

« Mentalement que si eussent assenti deux désirs à une fatalité d'aimer en s'ignorant, d'éternité et pour éternité et dans l'illimité ! la matière serait. »

« Mais quand se désire savoir l'unique dualité et qu'alors elle engendre, sa synthèse, son désir du fruit en qui elle se définisse : d'éternité et pour éternité et dans l'illimité ! d'un meilleur devenir la matière devient. »

« A s'aimer, en s'aimant la matière devient : qui intégrale et possessoirement ne s'aimera, que si elle se sent, et, en sentant, se pense, et, en se pensant, intégrale se sait. »

« D'éternité et pour éternité et dans l'illimité ! à se savoir la matière devient. »

« Mentalement que si eussent assenti deux désirs à une fatalité d'aimer en s'ignorant, la matière serait : et par la fatalité seule du cercle parfait se figurera la fatalité de son mouvement. »

« Mais quand se désire savoir l'unique dualité et qu'alors elle engendre, sa synthèse, son désir du fruit en qui elle se définisse, d'un meilleur devenir la matière devient : et, qui de la fatalité du cercle virtuel est, progressive lentement à une droite, l'ouverture, l'ellipse loin exagère la figure d'espérance selon laquelle elle meut. »

« Hors que, se transformant équivalente du cercle virtuel virtuellement éternel et infini, à la suprême transformation de l'elliptique périphérie en une droite vainquant l'ellipse n'ira pas : et l'ellipse, de l'infinie fatalité ne pouvant avoir la fin, éternelle et infinie se transforme. »

« A intégralement s'aimer et se savoir, qui selon l'ellipse va, la matière ne parviendra : et la matière, de l'infinie fatalité de ne se pas savoir et définir ne pouvant avoir la fin, éternelle et infinie se transforme. »

« Ainsi, la matière n'est pas : et en la perpétuelle diversité de sa manière de se manifester qui est mouvement, d'éternité pour éternité et dans l'illimité ! elle devient. »

« A en s'aimant s'aimer et se savoir : qui éternellement et infiniment fait effort mâle et femelle pour, éternellement et infiniment, le fruit en qui elle se mieux saura, selon l'ellipse devient et se transforme la matière en mouvement. »

(Le crépuscule en senteurs de santal disparaît sans expirer — en nuit poussiéreuse de mondes).

« Et puisque : éternellement et infiniment fait effort mâle et femelle pour, éternellement et infiniment, le fruit en qui elle se mieux saura, la Matière : en une lutte de paix pour la domination de l'Intellect est donc impliquée l'inégalité perpétuelle des êtres en route vers le mieux (que se rassure la grande palpitation de pitié de ton éventail triste et chimérique), vers l'égalité harmonique. »

« Inégalité qui devient égalité — éternellement ! d'où dans le temps et l'espace, sans limite ! le progrès logique en une sociocratie améliorante... »

« Puis, c'est en une langue-musique, tu l'as ouïe, savante et voulue de la modulation du roseau aux larges sourdements des orgues, que s'exaltera l'Œuvre qui vient de ce Principe et le déroule en toute poésie... »

Et sur ce livre où au long sont dites telles paroles — TRAITÉ DU VERBE — étend la main Celle qui m'entend (le crépuscule meurt en senteurs de ce santal), tandis qu'en ses Yeux me regarde l'appellation de l'Œuvre — NATURE... »

Le crépuscule en senteurs de santal disparaît sans expirer, en nuit lointaine : et, nuage et rauquement et mémoire qui s'éperd (d'où vient-il, où va-t-il ?), un autre train à l'horizon mineur n'est plus... »

— « Et ce sont ces Choses que tu me demandais, ô Toi dont les Yeux ont la curiosité du vertige et qui cependant es douce ! ces Choses devant les-

quelles, un soir extraordinaire ! un Train qui passe plein de la Foule, peut-être s'arrêtera... »

Juin 89.

RENÉ GHIL.

STÉRILITÉS

*Cautérise et coagule
En vigules
Ses lagunes des cerises
Des félines Ophélie
Orphelines en folie.*

*Tarentule de feintises
La remise
Sans rancune des ovules
Aux félines Ophélie
Orphelines en folie.*

*Sourd aux brises des scrupules,
Vers la bulle
De la Lune, adieu, nolise
Ces félines Ophélie
Orphelines en folie !...*

JULES LAFORGUE.

(*Imitation de Notre-Dame la Lune.*)

SONNET

*Des chiens en éveil ont hurlé toute la nuit
Dans les cours des maisons et des fermes voisines
A la lune montrant par dessus les collines
Sa face pâle à tout jamais d'un vague ennui ;*

*Les vieux chênes et les sapins ont frissonné
Dans l'ombre où bourdonnait le gros bruit de l'écluse,
La fontaine a coulé sur sa pierre qui s'use,
A chaque heure l'heure plus lugubre a sonné.*

*Et dans cette insomnie et cet énervement
Qui me chargeaient le cœur d'une sourde rancune
J'ai goûté l'amertume et l'assouvissement*

*De scruter ma misère et ma vie importune
De les maudire, et j'ai pleuré, rageusement,
Comme ces chiens, là-bas, qui hurlaient à la Lune.*

HENRI DE RÉGNIER.

(Sites.)

LES POLICHINELLES

(Suite)

IV

Où l'auteur se permet une irrévérencieuse monographie des Revues et des Revuïstes.

Les Revuïstes, espèces de naïfs qui prennent pour des paroles d'évangile tout ce qu'on leur imprime, qui s'épargnent la peine de juger les œuvres et les hommes, s'en rapportant au jugement tout fait de leur Revue ; les Revuïstes, gens du monde vaniteux, bourgeois bourgeois, fils de paysans devenus normaliens, ouverriers libres-penseurs et paresseux : figures à gifles que l'on devrait promener dans les foires, afin que le peuple oublie ses révoltes en passant sa colère sur ces gueules prédestinées !

— Aussi, dit Gilbert, ne tolérons pas que notre Revue à nous paraisse. Cependant, si cela vous plaît toujours, c'est convenu : vous êtes Rédacteur en chef.

— Accepté, répondit le poète.

Et nos deux personnages, le Directeur et le Rédacteur en chef de l'illustre revue fondée par Balzac, sortirent bras dessus bras dessous, pour aller arroser, au *Café Vachette*, leur amitié naissante et leurs succès futurs.

En bas, dans la loge, mame André, la concierge, discutait musique avec Fardeau. Celui-ci avait enfin trouvé un air digne de la poésie de sa fameuse cantate, et il venait de soumettre cet air à la brave pipelette — Pourquoi pas ? Molière causait bien littérature avec sa servante —. Or, mame André prétendait que la musique de Fardeau n'était pas absolument nouvelle, elle allait même jusqu'à croire le savant compositeur capable de plagiat, car elle l'accusait bel et bien d'avoir reproduit... *Le Roi Dagobert*, purement et simplement.

(La justice nous oblige à dire que les suppositions de la concierge n'étaient point tout à fait dépourvues de bons sens).

Mais on invita Fardeau à venir prendre sa part des libations projetées au *Café Vachette*, ce qui mit fin à la discussion artistique commencée dans la loge.

Comme trait final, le compositeur pétrifia la brave concierge avec cette phrase vengeresse :

— Madame, vous n'êtes qu'une buse ! Le wagnérisme sera toujours lettre morte pour votre pauvre intelligence...

Puis, Gilbert ayant annoncé les titres de Savin dans la revue, Fardeau voulut en profiter pour demander une avance de fonds au Rédacteur en chef ; mais celui-ci s'y refusa énergiquement, alléguant qu'il avait, lui, Savin, une note à régler chez son carrossier.

(A Suivre.)

LÉON DESCHAMPS.

Le Gérant : LÉON MAILLARD.

Parthenay. — Imprimerie EMILE SEGUY, rue de la Saunerie.



SOMMAIRES des dix premiers numéros de LA PLUME

Numéro 1. — *Notre Programme* (La Direction); *Sonnet* (Tristan Corbière); *Emile Goudeau* (G. Bonnamour); *La Voix des Cathédrales* (L.-P. de Brinn' Gaubast); *La Veuve* (Paul Delatour); *Tentation* (H. Cormeau); *Rondel* (A. Boubert); *Le prochain livre d'Emile Zola* (E. Clisson); *Sur la Terre* (L. Le Dauphin); *Les Polichinelles*, roman (Léon Deschamps); *Echos d'Art et de Littérature* (Noël Chandey); *La Quinzaine : Livres, Théâtres, etc., etc.*

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE D'ÉMILE GOUDÉAU
(Dessin d'Uzès).

Numéro 2. — *Jeunes-Lettres*: *Paul Harel* (J. Renaud); *Casse-Cou* (Gaston Moreilhon); *Mon premier Article* (Joseph Orhand); *Dédicace* (Edouard Dubus); *Ecumeurs de Lettres* (Jules Couturat); *Critique dramatique*: *Mensonges* (G. Bonnamour); *Fleur de Pécher* (Paul Drouet); *Les Polichinelles (suite)* (Léon Deschamps); *Echos d'Art et de Littérature* (Noël Chandey); *La Quinzaine : Livres, Théâtres, Revues, etc., etc.*

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE DE PAUL HARREL
(Dessin de Léon Lefebvre).

Numéro 3. — *Une Réponse* (René Ghil); *Grenet-Dancourt* (Sainte-Claire); *Le Baiser* (Camille Soubise); *Les Hirsutes, histoire d'un Cénacle littéraire* (Léon Maillard); *Retour d'âge, sonnet* (A. Tinchant); *Le Mot de la Fin* (A. Orhand); *Chanson d'Avril* (Fernand Clerget); *Critique littéraire* (J. C.); *Les Polichinelles (suite)* (Léon Deschamps); *Echos d'Art et de Littérature* (Noël Chandey); *La Quinzaine : Livres, Théâtres, Revues, etc., etc.*

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE DE GRENET-DANCOURT
(Dessin de Léon Lefebvre).

Numéro 4. — *Paul Verlaine* (G. Bonnamour); *L'Image* (Louis Le Dauphin); *Minaret et Clocher* (Vincent Huet); *Après...* (A. Boubert); *Parallèlement (extraits)* (Paul Verlaine); *La Littérature de tout à l'heure* (F. Clerget); *Le Chat qui dort* (Léon Duvauchel); *Ecumeurs de Lettres (suite)* (Jules Couturat); *Celle qui ne sait pas* (Laurent des Aulnes); *Bibliographie* (J. R. — J. C. — L. D.); *Les Polichinelles (suite)* (Léon Deschamps); *Echos d'Art et de Littérature* (Noël Chandey); *La Quinzaine : Livres, Théâtres, Revues, etc., etc.*

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE DE PAUL VERLAINE
(Dessin de David Estoppey).

Numéro 5. — *Rodolphe Salis* (Francisque Sarcey); *Concerto* (Albert Tinchant); *Libération* (Léon Gandillot); *Mélingue* (Jules Jouy); *Le Dahlia bleu* (Gaston Sénéchal); *Comment furent par une servante mirifiquement éclairées les rues de Poictiers la jolie* (R. Salis); *Sonnet* (Ch. Boës); *Comfort* (Alphonse Allais); *Rêve blond* (Ogier d'Ivry); *Deuil de couleur* (Narcisse Lebeau); *Les Inutiles* (André Beauvais); *Eventails* (George Auriol); *Portrait de Madame X...* (Adrien Dézamy); *Les Polichinelles (suite)* (Léon Deschamps).

Numéro exceptionnel consacré au CHAT-NOIR

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE DE RODOLPHE SALIS
(Dessin de Fernand Fau).

(Couverture illustrée par MM. Robida et Willette).

Numéro 6. — *Jean Rameau* (Louis Labat); *Ma Source* (X...); *Le Menuet* (poème en prose) (Fanfare); *Chanson de Mai* (Théodore Maurer); *Le Vent* (vers inédits) (Jean Rameau); *Effet d'optique* (nouvelle) (Henri de Braisne); *Les Voyelles* (Marc Legrand); *Sonnet* (J.-J. La Cayorne); *Vers Lesbos*

(Ryo-Menarlec); « *Le Disciple* » (George Bonnamour); *Ecumeurs de Lettres* (Jules Couturat); *Echos d'Art et de Littérature* (Noël Chandey); *La Quinzaine : Livres, Théâtres, Revues, etc., etc.*

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE DE JEAN RAMEAU
(Dessin de Fernand L'Anglois).
(D'après la photographie Chalot)

Numéro 7. — *Charles Morice* (Emile Cour lange); *Le Gouffre* (Henri Bossanne); *Le Prince du Soleil* (Raymond de la Tailhède); *Regrets d'un ci-devant (1789)* (Emmanuel des Essarts); *Le jour des Trépassés* (F.-J. Mons); « *Lacrymavere Virgines* » (Henry Mériot); *Critique Littéraire* (Sainte-Claire); *Nocturne* (Albert Clouard); *Félicien Champsaur* (Nachette); *La Balalaika (légende Russe)* (P. Brincourt); *Les Polichinelles (suite)* (Léon Deschamps); *Echos d'Art et de Littérature* (Noël Chandey); *La Quinzaine : Livres, Théâtres, Revues, etc., etc.*

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE DE CHARLES MORICE
(Dessin de Louis Trillat.)

Numéro 8. — *Pierre Loti* (G. Bonnamour); *Une Lettre* (Pierre Loti); *Prélude* (Fernand Clerget); *Stances* (Laurent Tailhade); *L'Absente, roman* (fragments inédits) (Adrien Remacle); *Poésies* (Charles Morice); *Simplement* (Claude Tegrel); *L'Ecueil* (Paul Noella); *Sélam d'Anniversaire* (Hyren Nilhœ); *Jules Bernard* (Museux).

Numéro exceptionnel consacré à L'IDÉALISME

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET AUTOGRAPHE DE PIERRE LOTI
(Dessin de F. Cayeux).
(Couverture illustrée par Gabriel Gazar.)

Numéro 9. — *Albert Tinchant* (Maurice Isabey); « *Circences* » (Edmond Porcher); *Quatre Sonnets* (Albert Tinchant); *Paris-Sanguine* (Rachilde); *Apologue* (Paul Redonnel); *Notes sur Tristan Corbière* (Vincent Huet); *Solitude* (Edouard de Ker-daniel); *Le Drapeau* (Hugues Lapaire); *Sur la Grève* (A. Moreau); *Mort pour la Patrie* (Jean du Bouchage); *Rêverie* (Jules Clergeau); *Critique littéraire*: *La Hanterie* (Sainte-Claire); *Sonnet* (Félix Mauduit); *Les Polichinelles (suite)* (Léon Deschamps); *Echos d'Art et de Littérature*, *Concours* (La Quinzaine).

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT ET SIGNATURE AUTOGRAPHE DE ALBERT TINCHANT
(Dessin de George Auriol.)

Numéro 10. — *Léon Vanier* (Léon Deschamps); *Les Ingénus* (Paul Verlaine); *La Gloire* (Stéphane Mallarmé); *Les Bonnes Souvenances* (Jean Moréas); *Ballade en prose de la chandelle des six* (J.-K. Huysmans); *Guitare* (Léon Vanier); *L'Académie Française* (Anatole Baju); *Appel à la Jeunesse* (Gustave Rivet); *Au Pays Basque* (Francis Poitevin); *Le Ménétrier* (Stuart Merrill); *Paysage de Femmes* (Jean Ajalbert); *Les Lauriers sont coupés...* (Edouard Dujardin); *Voyelles* (Arthur Rimbaud); *Marche nuptiale* (Georges Vanor); *Ce soir confidentiel...* (René Ghil); *Sérilité* (Jules Laforgue); *Sonnet* (Henri de Régnier); *Les Polichinelles roman (suite)* (Léon Deschamps).

Numéro exceptionnel consacré aux MODERNES

ILLUSTRATIONS :

Villiers de l'Isle-Adam, (dessin de LUQUE).
Léon Vanier, (avec autographe), (dessin de Paul LÉONNEC).
(Couverture illustrée et Fleurons, (par WILLETTÉ,
CARAN D'ACHE, Edouard MANET et LUNEL).



En vente aux bureaux de LA PLUME

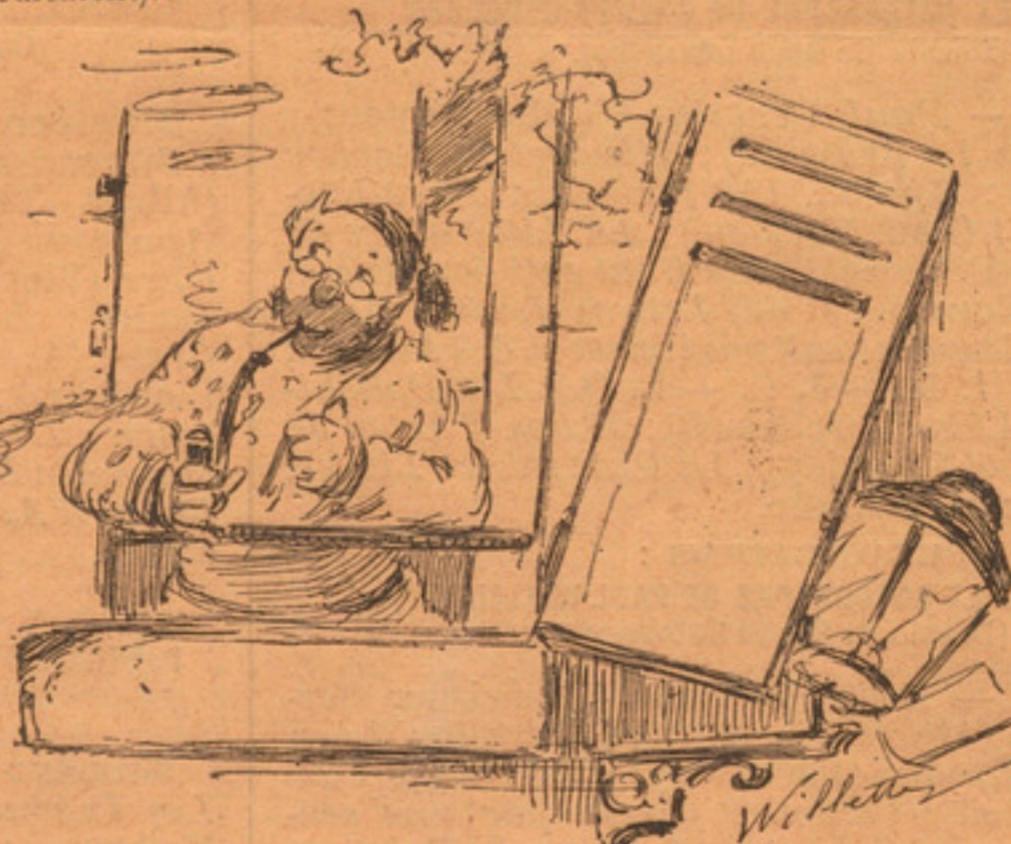
ŒUVRES DE LÉON DESCHAMPS

A LA GUEULE DU MONSTRE,
poésies, un vol. in-18, vélin teinté. (A. Du-
pret, édit.) *Prix 3 fr. 50*

LE VILLAGE, roman de mœurs
paysannes contemporaines, un fort vol.
in-18. (Jules Lévy, édit.) *— 3 fr. 50*

CONTES A SYLVIE, un vol. in-18,
papier teinté. (Jules Lévy, édit.) *— 3 fr. 50*

(Ces volumes sont vendus 1 fr. 25 chacun, aux abonnés de *La Plume*
seulement).



ABONNEMENTS :

UN AN.... : Cinq francs.
SIX MOIS : Trois francs.

Les abonnements partent du 1er
de chaque mois.

L'abonnement donne droit à recevoir GRA-
TUITEMENT les portraits et les autographes qui
seront encartés dans chaque numéro.

Tout ce qui concerne LA PLUME doit être
adressé au Directeur, M. Léon DESCHAMPS,
36, Boulevard Arago, Paris.

Les quittances reçues par la poste
seront augmentées de 0,50 c. pour les frais.

LA PLUME, revue littéraire et artistique

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigne _____
demeurant à _____ déclare _____
souscrire pour un abonnement de _____ à _____
partir du _____, abonnement payable le _____

le _____ 18 _____

(Signature)